

Du sujet tremblement de terre au sujet éplucheur de carottes

J'habite la montagne, peut-être les Andes. Voilà un tremblement de terre qui fout tout par terre. Après, on reconstruit, mais cette fois aux normes anti sismique. Je suis très étonné de ce tremblement de terre. Il y avait là une petite fille avec une cape de pluie ; elle ressemblait plutôt à une petite fille de dessins animés.

Je suis avec X (un ami de ma fille) et Aurore (ma fille) et d'autres copains. Elle est X.

Des épluchures de carottes arc-en-ciel trainent sur la table. Je sais que c'est un code pour se rappeler des trucs.

On mange dans la voiture. X est à côté de moi, extrayant la nourriture d'une barquette en plastique. X est avec elle, Aurore. Je lui fais une remarque sur l'informatique, et ça le vexe. Fâché, il sort et va manger dehors, appuyé contre la voiture, en me tournant le dos. Je suis un peu embêté de ma remarque, qui se voulait de l'humour.

Détruire et construire : c'est le travail du symbolique tel que les hindous l'ont théorisé en Shiva (le destructeur) et Brahma (le créateur). Les normes sont un code, comme celui que je construis avec les épluchures de carottes. Reconstruire, ça consiste d'abord à se donner les normes, ou le code. En architecture ce serait les plans de la maison avec les cotes et les normes de résistance des matériaux (X est architecte), en linguistique, c'est se donner un lexique et une syntaxe, une grammaire, quoi. En tant que metteur en scène de ce bouleversement sismique, je suis à la fois le destructeur et le créateur.

C'est une nouvelle représentation du sujet moi-même en tant que créateur de représentations... à partir de la destruction des anciennes ? ou à partir du réel ? rien n'est mis en scène de « l'avant ». Il s'agit peut-être de ce qui ne peut pas être mis en scène, donc bel et bien du réel, le refoulement originaire de Freud. N'empêche, il faut quand même mettre en scène sa destruction pour que la construction puisse advenir.

La petite fille, du coup, pourrait être l'enfant rêvé de ma mère. La fille qu'elle a eue comme premier enfant et qui est morte à l'âge de trois jours. Avec sa cape, elle évoque un peu le petit chaperon rouge, celle qui finit dans le ventre du loup, c'est-à-dire dans le ventre de maman. Si j'avais été une fille, j'aurais été reconstruit dans les normes de ma mère et elle ne m'aurait peut-être pas provoqué de tels tremblements de terre. Y entendre aussi quelques traumas, en plus de la naissance, qui détruit le monde d'avant, pour construire un nouveau monde.

Le tremblement de terre que je suis en train de produire aujourd'hui, c'est mon déménagement. C'est pour me rapprocher d'Aurore (ma fille) que j'imagine avec X comme compagnon. Au point de l'identifier à X ? X est l'un de ses potes, que je connais bien et que j'apprécie.

Dans la réalité, j'avais cuisiné des carottes arc-en-ciel. C'est suffisamment inhabituel pour que ça laisse des traces. Mais c'est devenu un code : les épluchures sont roses, oranges, et bleues : on emploie parfois des « codes-couleurs ». C'est comme si j'avais travaillé le réel, comme le sculpteur de Christine (Dornier). Reste des copeaux, des ordures, qui devraient donc être le réel, mais ce sont ces ordures elles-mêmes qui sont devenues le code. Comme s'il ne fallait rien laisser en dehors du symbolique. Des codes de quoi ? soit je ne sais pas, soit il faut que j'admette que la suite est encodée.

Essayons d'analyser le jeu des influences qui auraient pu aboutir à la construction de ce rêve.

Première remarque, bousculante comme un tremblement de terre : encore un rêve qui va à l'encontre de la théorie que je me forgeais dans la tête, nourrie par la métaphore de Christine sur les copeaux laissés par le sculpteur. Ça ne vient donc pas de ce que je professe en vie de veille, où ces copeaux, ces épluchures en tant qu'indescriptibles, sont le réel comme laissé pour compte de l'opération symbolique. Mais justement, du fait des couleurs différentes, ces épluchures sortent du réel. Elles ne donnent pas vraiment un code, mais elles suggèrent que ça pourrait servir de code. Elles ne sont pas indescriptibles comme le réel, elles ouvrent à la description. Donc, ne pas toujours confondre le réel et l'ordure.

Elles sont peut-être là pour simplement signifier au rêveur son propre travail d'encodage. En ce sens c'est encore une représentation du sujet-codant, du sujet naissant par la représentation qu'il élabore de lui-même.

Ça n'est donc pas issu de Freud, mais peut-être de Lacan avec son « inconscient structuré comme un langage », qui viendrait démentir tout ce que j'en soutiens théoriquement aujourd'hui, que l'inconscient n'est pas structuré comme un langage. Je ne peux qu'accepter de me laisser questionner par cela. Pour l'instant, je ne sais pas comment aller plus loin.

Ou alors il faut entendre que c'est une inversion, histoire de fourvoyer ma vigilance : en cuisine, on garde les carottes et on jette les épluchures. Dans ce rêve, c'est l'inverse puisque le sort des carottes que je ne vois pas ne me préoccupe pas plus que ça ; elles sont oubliées dans l'histoire, comme si elles étaient le vrai reste, hors symbolique, tandis que les épluchures servent à la construction de base, le code.

Mais voilà que me vient l'idée évidente que j'écartais jusque-là : la carotte est quand même assez phallique, comme forme. La tailler ainsi serait une forme de castration. De ce fait, la censure que ça représente la fait disparaître au profit des épluchures, beaucoup plus innocentes du côté de la sexualité. En ce cas, rien ne reste hors symbolique, mais tout subit le refoulement de la sexualité. Ces carottes ne sont donc pas du tout hors symbolique, pas du tout dans le refoulement originaire, elles sont refoulées du fait du symbole qu'elles portent, phallique. Elles sont refoulées par la crainte de castration qu'elles viennent de subir qui les a fait sortir de leur peau.

Ça me fait penser à une locution de ma mère, qu'elle sortait quand elle était énervée : « il y a de quoi sortir de sa peau pour s'asseoir à côté ». Ce qui met en jeu la totalité de l'image du corps, ici suspendue à l'épluchage de la carotte : au fond, voilà ce qui permet au code d'exister, une image du phallus, présent ou absent. L'angoisse, voilà ce qui fait sortir de sa peau, car c'est la peau du zizi dont il est avant tout question, au sens où je tiens à ma peau dans sa totalité, celle-ci étant structurée par celle-là. La disparition, l'absence, menace tout aussi bien les épluchures, destinées à l'origine à la poubelle, que les carottes, oubliées du fait de l'intérêt que je porte aux épluchures, c'est-à-dire au langage.

Donc, cet intérêt pour le langage est au service du refoulement. Ça permet à la fois d'oublier la carotte qui est pourtant au principe de la possession de ma fille comme de ma mère, ce qui « nourrit » le désir comme la répulsion, l'amour comme la haine pour les rivaux, la construction du monde en représentations et la destruction du réel. L'inconscient est bien structuré par l'Œdipe et par la castration. Le langage, fut-il celui des épluchures de carottes, est au service de ce refoulement et de la construction des métaphores qui, par leur éloignement de la représentation de base (le phallus-la peau, le ventre-la baignole), permettent d'obscurcir la signification tout en la portant quand même.

Le langage représente-t-il le sujet alors ? non pas le langage comme tel mais ce qu'en fait le sujet : il fournit le code et les représentations encodées. Le sujet, c'est toute cette activité d'encodage et de mise en scène, pas les outils qui le lui permettent.

Je retombe sur mes pieds. Je ne vais pas dire avec soulagement, car on va le tenir pour preuve que tout mon travail est orienté par le seul désir de vérifier ma théorie.

Je ne vais pas écarter la critique, je la garde sous le coude : c'est elle qui m'a fait affronter la possibilité de l'hypothèse contraire dans le parcours de cette analyse. Je rappelle quand même que j'ai baigné dans cette hypothèse contraire pendant 40 ans, sans jamais la mettre en doute pendant cette longue période et que ce sont les rêves qui ont fini par m'imposer l'hypothèse concurrente, ici vérifiée, alors même que j'aurais pu avoir à cœur, à l'époque, de vérifier la conjecture soufflée par Lacan.

Manger dans la voiture, c'est comme être dans le ventre maternel, où l'on est nourri en permanence. Ce n'est pas explicite, mais le lien à la séquence précédente dit : nourri de carottes et donc de phallus et de code issu du phallus. C'est le phallus-carotte qui est la cause et non les épiluchures-langage qui en sont issues, produites par une coupure-castration. J'ai déjà rêvé de multiples fois de la voiture en ventre maternel. Ce pourquoi il me vient tout de suite l'idée de cette métaphore à laquelle j'ai déjà été confronté. Par rapport à ma fille, X est un rival, un avatar de mes frères dans la rivalité à ma mère. Avec eux j'ai partagé le même ventre, même si c'était à des époques fort espacées dans le temps. Dans l'inconscient, tout se passe comme si ça avait été en même temps et que ça ne pouvait qu'exacerber la rivalité.

D'où sa vexation : ma remarque se voulait de l'humour, c'est ce que je dis pour me dédouaner, mais j'ai bien dû vouloir le vexer sur son terrain, l'informatique, pour qu'il sorte de là et me laisse profiter seul du ventre maternel.

Voilà les trucs qu'il fallait se rappeler au moyen de l'encodage.

Dimanche 17 janvier 2021